

LE MONDE EN PROJETS

Collection « Philosophies »
Fondée et dirigée par Marwan Rashed

La Jeune Fille et la Sphère. Études sur Empédocle
Marwan Rashed

LE MONDE EN PROJETS

*UNE LECTURE DE LA
THÉORIE DES SYMBOLES
DE NELSON GOODMAN*

Alexis Anne-Braun



Ouvrage publié avec le concours de la faculté des Lettres de Sorbonne Université.

Les PUPS sont un service général de Sorbonne Université.

© Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2018

ISBN : 979-10-2310-584-1

Maquette et réalisation : Emmanuel Marc DUBOIS (Issigeac)
d'après le graphisme de Patrick VAN DIEREN

PUPS

Maison de la Recherche
Sorbonne Université
28, rue Serpente
75006 Paris

pups@paris-sorbonne.fr
<http://pups.paris-sorbonne.fr>
tél. : (33)(0)1 53 10 57 60
fax : (33)(0)1 53 10 57 66

ABRÉVIATIONS

Pour les ouvrages de Nelson Goodman, les références sont données sous forme abrégée, suivi du folio. Ces abréviations renvoient aux éditions suivantes :

- SQ *A Study of Qualities* [these de doctorat sous la dir. de Clarence Irving Lewis, Harvard University, 1941], New York, Garland, « Harvard Dissertations in Philosophy Series », 1990.
- SA *La Structure de l'apparence* [*The Structure of Appearance*, 1951], Paris, trad. et éd. Jean-Baptiste Rauzy, Vrin, coll. « Analyse et philosophie », 2004.
- FFF *Faits, Fictions et prédictions* [*Fact, Fiction, & Forecast*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 1954], trad. Pierre Jacob, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Propositions », 1985.
- LA *Langages de l'art : une approche de la théorie des symboles* [*Languages of Art: An Approach to a Theory of Symbols*, 1968], trad. et éd. Jacques Morizot, Paris, Fayard, coll. « Pluriel », 2011.
- PP *Problem and Project*, Indianapolis, Bobbs-Merrill, 1972.
- WoW *Manières de faire des mondes* [*Ways of Worldmaking*, 1978], trad. Marie-Dominique Popelard, Paris, Gallimard, coll. « Folio . Essais », 2006.
- MoM *Of Mind and Other Matters*, Cambridge (Mass.), Harvard UP, 1984.
- ATA *L'Art en théorie et en action* [trad. des deux premiers chapitres de *Of Mind and Other Matters*, 1984], trad. et éd. Jean-Pierre Cometti & Roger Pouivet, Paris, Gallimard, coll. « Folio . Essais », 2009.
- EC *Esthétique et connaissance. Pour changer de sujet* [trad. de cinq articles], trad. Roger Pouivet, Paris, Éditions de l'éclat, 1990.
- RP avec Catherine Z. Elgin, *Reconceptions en philosophie dans d'autres arts et dans d'autres sciences* [*Reconceptions in philosophy and other arts and sciences*, 1987], trad. Jean-Pierre Cometti & Roger Pouivet, Paris, PUF, coll. « L'interrogation philosophique », 1994.

INTRODUCTION

Rémi n'avait pas peur du monde, qui est une collection indéfiniment extensible de mots aux raccords imprévisibles, dans laquelle les disciplines scolaires se découpent on ne sait pourquoi un éventail plutôt qu'un autre, les petits mots poussant à ras de terre pour la botanique, le considérable éclat des mots tombés des étoiles pour l'optique, et les mots de l'optique suspendus sur ceux de la botanique pour la littérature française : ainsi Rémi jadis élisait tel jour les toupies, le lendemain les flotteurs à pêcher, et le surlendemain s'étant avisé que flotteurs et toupies ayant la même forme peuvent n'être qu'une seule série en dépit de leurs fonctions diverses, il les réunissait. Il connaissait toutes ces règles farfelues et tyranniques qui donnent la maîtrise du présent. [...] Et puis on le sait, il aimait les colifichets, les douloureux petits fétiches où la chose entière apparaît même en son absence ; il n'était pas Roland pour avoir l'outrecuidance de prétendre atteindre directement une essence toujours invérifiable.

Pierre Michon,

Vies minuscules, « La vie des frères Bakroot »

Lorsque je définis correctement la couleur d'un objet, identifie avec pertinence la position idéologique d'un individu, reconnais une odeur, le style d'un architecte, d'un écrivain ou d'un raisonnement mathématique, j'éprouve ce sentiment d'avoir touché la cible, comme si le langage avait saisi le réel en ses bonnes articulations. Rendre justice à ce sentiment, est-ce pourtant présupposer quelque ordonnance du réel, qu'il nous resterait seulement à découvrir ? Car il se pourrait que,

utilisant et appliquant un concept, il me revienne de faire quelque chose du monde, construisant une certaine intuition et, par là, donnant au monde la forme qu'il a dans mon discours. Lorsque je parle, le monde est certes en projets, et il n'y a aucune réalité infraconceptuelle à tout simplement découvrir.

10 Une explication alors est attendue de ce que je ne puisse pas non plus construire n'importe quelle intuition, et conceptualiser le monde au petit bonheur. Il est clair de toute façon que les concepts ne s'appliquent pas n'importe comment. Et j'en veux pour preuve la possibilité précisément de mal utiliser une étiquette. Assurément, il est possible de manquer sa référence au monde. Si le monde lui-même n'est rien, hors celui que nous construisons en nous y référant, comment expliquer qu'il ne soit pas, non plus, n'importe lequel? Si des contraintes pèsent sur nos manières de référer au monde, d'identifier certains de ses aspects ou parties, quelles sont-elles? Où se situent-elles, si elles ne sont pas dans le monde lui-même? « Et pourquoi alors conceptualisons-nous le monde tel que nous le faisons¹? »

Une réponse à cette question, qui commencerait par en appeler aux propriétés métaphysiques des choses, ne saurait être satisfaisante. Le problème est que le format de ces choses et de leurs propriétés est justement de notre fait! Voilà la leçon principale que l'on peut tirer de la dernière philosophie de Nelson Goodman. Il s'agit donc tout d'abord, et simplement, de comprendre pourquoi, si nos intuitions n'ont de sens pour nous qu'en tant que nous les construisons, et puisque nous n'avons pas « l'outrecuidance » d'aller regarder du côté des essences, il se trouve que nous conceptualisons pourtant le monde d'une certaine façon ou de plusieurs façons – entendu que, par ailleurs, il y aura de ces façons qui seront, dans certaines circonstances ou dans n'importe quel contexte, incorrectes, et qu'il y aura de mauvaises applications d'un concept. Autrement dit, il s'agit d'expliquer ce qu'explique aussi une position dite Réaliste – qu'il y a certaines assertions qui sont vraies, certaines images correctes, certaines cartes réussies – mais en évitant de s'engager,

1 Stanley Cavell, *Dire et vouloir dire* [*Must we mean what we say?*, 1969], Paris, Éditions du Seuil, 2009, trad. Sandra Laugier & Christian Fournier, p. 155.

comme le Réaliste, auprès d'un monde qui serait donné absolument, et surtout indépendamment de la façon dont réellement on s'y réfère. Une normativité est à définir, qui ne serait pas le fait du monde, mais de la façon que nous avons de nous y référer. La thèse que j'ai commencée il y a quatre ans sous la direction de Jocelyn Benoist cherchait, dans la théorie des symboles de Nelson Goodman, une adresse possible pour cette normativité. Cet essai en est la dernière version.

Nelson Goodman (1906-1998) a élaboré cette théorie des symboles dans son livre de 1967 paru sous le titre *Langages de l'Art*. Si ce livre a révolutionné l'esthétique, et a été un événement marquant du tournant analytique pris par la philosophie contemporaine de l'art, il convient de rappeler que *Langages de l'Art* eut une portée en réalité bien plus large. Les différents problèmes que Nelson Goodman y aborde dépassaient largement le champ traditionnellement dévolu à l'esthétique. Il s'agissait d'abord et surtout d'étudier les différentes manières que nous avons de nous rapporter au monde par des moyens symboliques (carte, graphe, diagramme, image, énoncé), selon différentes modalités (littéralité, métaphore) et par différentes voies référentielles (dénotation, exemplification, citation). Si les analyses données de la métaphore, de l'expression (en tant qu'exemplification métaphorique) ou de la dépeintion ont profondément renouvelé le débat en esthétique, et si l'essai s'inscrivait dans un programme d'éducation esthétique élaboré à la fin des années 1960 au sein du département de Psychologie de l'université de Harvard, il est clair, que par cette tentative programmatique de rendre compte de l'ensemble de nos activités référentielles, Nelson Goodman donna à sa pensée un tour plus systématique, qui s'est par la suite confirmée dans son essai de 1978 *Manières de faire des mondes*². Par symbole, il faut donc entendre toutes les façons que nous avons de construire une référence au monde, sur le modèle de la sémiotique de Peirce. La notion de symbole ne saurait donc être réduite ni au seul domaine de nos expressions artistiques ni à celui de nos énoncés factuels. En bref, l'utilisation systématique de

2 W o W.

la notion de symbole – ou de fonctionnement symbolique – organise un débordement et de l'esthétique traditionnelle et de la philosophie analytique du langage (analyse des discours porteurs de vérité) du côté d'une philosophie élargie des langages (langage de l'art, langage de la science, langage ordinaire) qui connaîtra une réception importante aux États-Unis (W.J. T. Mitchell, Catherine Z. Elgin, Israel Scheffler) et en France (Gérard Genette, Umberto Eco). Retenons ici la définition que Goodman donne du mot « symbole » dans l'introduction à *Langages de l'Art*, au sous-titre pour nous décisif « Une esquisse d'une théorie des symboles » :

12

J'emploie ici « symbole » comme un terme très général et neutre. Il recouvre les lettres, les mots, les textes, les images, les diagrammes, les cartes, les modèles, et bien d'autres choses, mais ne véhicule pas de sous-entendus détournés ou occultes³.

En utilisant la notion de symbole, Nelson Goodman indiquait plutôt, et de la manière la plus discrète possible – parce qu'elle ne s'appuie sur aucune théorie anthropologique du symbolisme –, l'héritage de la philosophie des formes symboliques d'Ernst Cassirer, et des développements récents du postkantisme dans le contexte de la philosophie américaine (Suzanne K. Langer, Clarence I. Lewis). Surtout, Nelson Goodman élaborait dans *Langages de l'art* plusieurs des concepts – je pense en particulier à ceux d'exemplification et de décisions projectives – qui offrent de comprendre l'unité de sa propre pensée, depuis ses travaux en logique sur les systèmes constructionnels jusqu'à sa philosophie du *worldmaking*. Pour toutes ces raisons, il s'avère que la philosophie de Goodman est autant une philosophie du langage que de l'esprit, une tentative de fondre ensemble les développements de la sémiotique, de la philosophie des sciences et la fécondité du postkantisme analytique ou continental.

Ainsi, travaillant à exposer cette théorie des symboles dans le sens des débordements qu'elle nous engage à accomplir, je m'efforce dans ce livre de saisir l'unité de la pensée de Nelson Goodman – selon la forme assez classique de la monographie –, autant que de répondre à un problème

3 LA 27.

plus général regardant la référence, m'appuyant sur les outils conceptuels que je trouve dans *Langages de l'Art*, dans les travaux des années 1950 sur l'induction et l'analyse des systèmes constructionnels, ou dans la philosophie de maturité du *worldmaking*. Venons-en maintenant à ce problème, et essayons de saisir pourquoi et comment cette théorie des symboles peut y répondre.

Telle quelle, la question « Pourquoi conceptualisons-nous le monde tel que nous le faisons ? » a certes quelque chose de déroutant. D'emblée, elle semble nous porter du côté d'une réflexion métaphysique, lors même que l'on voudrait pouvoir résister à l'appel magique du Réel. Il est donc important de conserver le sens de la question, dans ce qu'elle a aussi de perturbant, en montrant qu'une réponse en termes de « *comment* nous conceptualisons le monde », constitue une réponse – sinon la seule – possible. Au caractère déroutant de la question, et de ne pouvoir s'en remettre à des possibilités qui seraient dans le monde lui-même, est également rattaché le risque du scepticisme. Comme si nous n'avions pas de raison de préférer le prédicat de couleur « vert » au prédicat inventé « vleur », qui désignerait parfois des choses que dans notre langage, nous appelons vertes et parfois des choses bleues.

La question ne vaut cependant d'être posée que dans la mesure où précisément, avec elle, nous nous heurtons au scepticisme. Derrière cette formule générale de « conceptualisation », il s'agit de nos activités référentielles (Quelle étiquette s'applique à quoi ? De quelle propriété une chose est-elle l'exemple ? Pour quoi exactement tient une image ou une description ?), bref de la référence. Et que la référence fasse ainsi difficulté, et qu'on nous demande de considérer pourquoi, en fait, nous parvenons à désigner le monde, et comment il se fait que nos symboles rencontrent le monde est bien, en effet, le format de ce nouveau scepticisme qu'on rattache aussi à la philosophie de Wittgenstein⁴. Rencontrer ce scepticisme, c'est d'abord comprendre pourquoi il est impossible de

4 Saul A. Kripke, *Règles et langage privé : introduction au paradoxe de Wittgenstein*, trad. Thierry Marchaisse, Paris, Éditions du Seuil, coll. « L'ordre philosophique », 1996.

nous en remettre à des critères extérieurs, à quelque factualité que ce soit, au monde lui-même, pour régler nos activités référentielles. C'est donc aussi comprendre que l'option Réaliste a besoin de davantage de justifications qu'il n'y paraît. L'envers exact de cette position sceptique est un relativisme qui affirmerait que, puisqu'aucun critère objectif n'existe, alors nous pouvons bien faire n'importe quoi de nos symboles. Pour reprendre la formule d'Ivan dans *Les Frères Karamazov*, « Si Dieu est mort, alors tout est permis⁵. » Ni le scepticisme ni le relativisme ne sont pourtant à mes yeux des options viables. L'intérêt de la philosophie de Goodman est de montrer que « si Dieu est mort », en revanche il nous revient précisément d'en construire le concept ! En bref, qu'il n'y ait pas de Monde auquel l'on puisse raccrocher nos opérations symboliques ne nous engage pas à renoncer à les justifier. Et alors seulement l'on comprend que le monde est bien en projets.

Une théorie du fonctionnement symbolique examine la nature de nos différentes références au monde (étiquetage, dénotation, exemplification, expression, dépicition, allusion, citation, variation), ainsi que leurs critères de correction, d'un point de vue qui est opératoire. Il m'est apparu qu'au cœur de la théorie des symboles de Goodman notre pratique réelle se trouve toujours engagée. Dès lors que nous refusons d'attribuer au monde les propriétés naturelles qui sont habituellement définies de telle sorte à assurer notre référence, il devient possible de comprendre comment nos pratiques symboliques engendrent leurs propres conditions de possibilité, et d'impossibilité. Il en va en fait de cette philosophie de la projection dont j'explicité le sens dans la seconde partie du livre.

La théorie des symboles de Goodman offrirait ainsi de comprendre que, si le langage est au moins aussi intolérant qu'il est tolérant, les critères de correction de nos différentes références au monde se situent à l'endroit

5 Cette phrase, qui conclue un célèbre passage des *Frères Karamazov*, résume l'attitude d'Ivan (voir l'introduction de Pierre Pascal, dans Fédor Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*, trad. Lucie Desormonts, Sylvie Luneau, Henri Mongault & Boris de Schlœzer, éd. Pierre Pascal, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1952, p. xii).

de nos pratiques linguistiques, auxquelles la notion d'implantation offre une traduction logique et philosophique possible. Par exemple, si les prédictions qui utilisent le prédicat « vleu » sont incorrectes et celles qui utilisent le prédicat « vert », sont correctes, c'est parce que le prédicat « vert » bénéficie d'un plus haut degré d'implantation que le prédicat « vleu ». Dans cette réponse, plus modeste que naïve, aucune propriété métaphysique du monde ne se trouve convoquée à la barre. L'anti-Réalisme de Goodman se situe très exactement ici : la référence n'y est plus accrochée à un référent mondain. Autrement dit, et selon les termes de Goodman lui-même, la solution que sa théorie des symboles propose est bien, en son fond, « non cosmique⁶ ». La philosophie de Goodman, s'il y en a une, n'est « pas Roland pour avoir l'outrecuidance de prétendre atteindre directement une essence toujours invérifiable », qui pourrait prendre le nom de Réalité. Cette modestie pourtant est ambitieuse. Certes nous n'avons plus de monde, mais il reste maintenant à montrer comment nous parvenons à le construire. En ce sens également, le monde est un projet. Et justement, parce que le monde y est pour lui en projets, on est loin avec la philosophie de Goodman, d'une philosophie qui en aurait perdu le sens. Au lieu de spéculer sur le concept d'irréalisme, trop souvent assimilé à la déconstruction, je m'efforce de montrer comment sa théorie du *worldmaking* nous rend en fait attentifs aux détails du réel, et de sa construction. Car Goodman a bien le sens du monde ; quand bien même ce serait le langage qui donnerait, en dernière instance, un sens au monde.

La théorie du fonctionnement symbolique, que je réinvestis dans cet essai, décrit des systèmes, examine leur nature, définit des critères de correction dans des contextes à chaque fois bien déterminés, mais ne se situe jamais sur un plan métaphysique ou épistémique. Sans doute est-ce là aussi la modestie du projet goodmanien qui, s'inscrivant au départ dans une tradition issue de Carnap, mais par son rejet de toute entreprise fondationnelle, « renonçant ainsi à l'idée d'ancrer le langage en un fond qui put être atteint sans en être investi », « a rattrapé Wittgenstein sur le

6 *Ibid.*, p. 77.